Une histoire archéologique du Cœur d'Hérault à travers les objets de l'archéothèque.

— La lune de Cabrières —

Ou l'histoire de la fin d'un château aux temps des guerres de Religion.

Laurent SCHNEIDER

Depuis presque 50 ans, soit depuis le milieu des années 1970, le dépôt archéologique que gère et sauvegarde le GREC, conserve, regroupe et s'enrichit lustre après lustre de différentes collections archéologiques (SCHNEIDER 2011). Celles ci permettent aux chercheurs, aux étudiants et aux passionnés d'œuvrer à une meilleure connaissance des sociétés passées, à différentes échelles et selon différents protocoles scientifiques plus ou moins complexes.

Il n'y a pas véritablement de trésor archéologique intelligible et immédiatement accessible sans contextualisation, sans référencement, même si chaque objet demeure porteur de sens, d'une histoire propre et d'une médiation certaine.

C'est de fait à un voyage dans le temps à travers ces objets modestes de l'archéothèque enrichis de leur contextualisation, sur lesquels un récit peut donc être proposé et construit que voudrait introduire cette nouvelle rubrique de la revue en proposant à nos lecteurs et adhérents une pause et une évasion dans les traces d'un jadis qu'il faut décrypter.

Les objets conservés à l'archéothèque du GREC à **Vendémian** font découvrir et permettent de construire une histoire propre et originale du territoire « Cœur d'Hérault » réintroduite évidemment dans un contexte général plus universel, ceci principalement depuis les premiers contacts méditerranéens avec les Grecs et Etrusques jusqu'aux déchirures des Temps Modernes et des terribles guerres civiles et de religion du XVIe siècle. Et c'est précisément à rebours de la chronologie avec ce XVIe siècle complexe et encore si peu étudié par l'archéologie que cette nouvelle rubrique de la revue s'ouvre aujourd'hui avec la « Lune » du muletier de **Cabrières**.

1. Un objet en question : La Lune de Cabrières.

L'objet questionné aujourd'hui est une simple tôle très fine en alliage cuivreux de 86 g. Aucune analyse spécifique n'a encore été réalisée pour en déterminer la composition exacte. De forme circulaire et de couleur aujourd'hui verdâtre, la plaque mesure 12,5cm de diamètre. Légèrement galbée, elle possède un décor obtenu par repoussé et gravure ce qui peut laisser supposer qu'elle n'est pas unique et que d'autres pièces identiques ont pu être produites. On précisera d'emblée que si les formes et dessins obtenus par repoussé sont parfaitement lisibles, les gravures et incisions en revanche sont si fines qu'un contemporain de l'objet n'aurait guère eu de chance de les pouvoir percevoir s'il n'était pas à très proche distance de la pièce.

Très bien conservée néanmoins, la composition s'apparente à celle d'un blason (fig.1). On ne pourra pas le décrire cependant selon les règles strictes de l'héraldique dans la mesure où il n'y a pas ou plus de jeux de couleur apparents.

On distingue en cœur un écu ou écusson à bordures soulignées, timbré d'une couronne formant cimier. Très simple cette dernière est néanmoins rehaussée par le découpage de la plaque en échancrure qui souligne le dessin de sa dentelure en venant rompre la géométrie circulaire du support.

Le champ de l'écusson obtenu, comme la couronne, par une technique en repoussé n'est doté que d'un seul attribut, une lettre, ce qui est assez rare si l'on se place dans le strict domaine héraldique. Il pourrait s'agir d'un « P » dans une graphie de type gothique. Les jambages sont anguleux et se terminent par de petits appendices supérieurs tournés vers la gauche qui referment la lettre. La queue est oblique tournée vers la droite dans le sens d'une lecture habituelle (1). On observera par ailleurs que le champ de l'écusson est orné de plusieurs rangs de très petites pointes finement incisées et juxtaposées. Bien que très soigné le dispositif, qui évoque des écailles de poisson ou de reptile, ne devait guère être lisible mais pouvait participer à un jeu de lumière et d'ombre ou symboliser, pour le seul disposant de l'objet, d'autres signifiants.

L'écusson sur le tout s'intègre par ailleurs dans une rosace qui adopte la forme d'un écu de type italien souligné par un bandeau soigné. Elle contient l'ensemble d'un décor formé d'une répétition de motifs végétaux écartés, alternant avec des motifs obtenus par repoussé et d'autres par incisions fines et difficilement lisibles, sans séparation stricte de panneaux cependant. La composition est recherchée mais très stylisée et de vue distante c'est la forme à l'italienne de l'écu sophistiqué, échancré mais aussi à lobes dans sa partie inférieure qui devait en premier lieu être perçue et donner sens ou signifié à l'objet, ou du moins est-ce l'objectif que son commanditaire a voulu rechercher.

Les remplissages des angles supérieurs des flancs dextre et senestre et de la pointe sont constitués de trois petites boules (besants ou tourteaux) disposés en triangle et obtenus en repoussé. Avec la même technique, sont également figurées dans les lobes de la partie basse de l'écu ou de la rosace, deux pommes de pin disposées en symétrie. On pourrait hésiter éventuellement avec des noix mais malgré la simplicité de la stylisation (des quadrilatères englobant des figures ovoïdes) l'absence de nervure centrale séparant les deux coques fait plutôt songer à des écailles de conifères.

Fig.1 : La plaque muletière de la maison 1K du château de Cabrières (Echelle 1/1, Doc. Laurent Schneider 2020)

Le décor est complété par de fines gravures évoquant des tiges épineuses disposées sous chaque triangle de besants dans la partie supérieure. La composition peut alors faire songer à des chardons à trois fleurs, sinon à des branches de houx très stylisées. Il y a visiblement un jeu de détournements symboliques ou fantaisistes des besants pour les associer, à un décor végétal, sinon animalier.

La composition de la pointe est particulièrement évocatrice de ces jeux. Une disposition en miroir des tiges épineuses ouvre la possibilité d'une nouvelle lecture en faisant songer à des ramures de cervidé tout en donnant aux trois boules triangulaires l'aspect d'un visage pour qui aurait pu prendre le temps et être suffisamment près de l'objet pour en percevoir le dessin miniaturisé (fig.2).

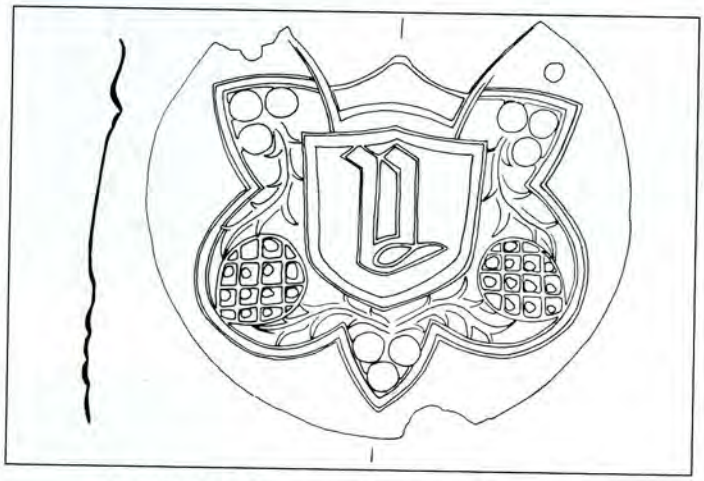

Fig. 2 : La plaque muletière de Cabrières (Echelle ½, Doc Didier Paya, 1990).

A l'extérieur de ce décor enfin il faut noter deux percements en partie supérieure. L'un est complet et l'autre est en partie spolié par la seule brisure de la tôle.

Ces deux petits percements indiquent que l'objet devait être suspendu dans son utilisation initiale et guident de fait vers l'interprétation de sa fonction. Il s'agit en fait d'une « lune » ou plaque muletière.

2. Lunes et plaques muletières

Ces objets sont relativement bien connus par des modèles plus tardifs (XVIIIe et XIXe siècles) dont les musées Crozatier au **Puy-en-Velay**, des Vallées cévenoles à **Saint-Jean-du-Gard**, Ignon-Fabre de **Mende** et languedocien à **Montpellier** conservent plusieurs exemplaires. Elles étaient attachées au front de l'animal ou portées par paire sur les tempes et servaient alors d'œillères. Au XIXe siècle elles pouvaient être qualifiées de « lunettes » par amusement. Leurs fonctions étaient multiples.

Suspendues, leur mouvement au gré des pas de la mule, pouvait provoquer des jeux de lumière et attirer l'attention ; décoratives elles constituaient des objets de distinction, identifiant les convois ou flattant la personnalité et l'orgueil du muletier ; utilitaires encore elles protégeaient les yeux de la mule des rayons du soleil comme des ombres qui pouvaient l'effrayer, ainsi que des mouches. Mais elles permettaient surtout de marquer les brides pour éviter qu'elles ne soient confondues. De la sorte elles n'étaient jamais vendues avec le harnachement (MAZON 1898, FILHOL 1928, DUBOUCHET 2013).

On ne saurait assurer que l'exemplaire de **Cabrières** arbore de réelles armoiries. Sa composition est possiblement d'ordre purement décoratif et fantaisiste, alliant les choix du muletier et les modèles dont pouvait disposer l'artisan qui a répondu à la commande. De la sorte il est difficile sinon inutile de gloser sur le symbolisme de la composition. Certes la couronne très simple est un possible marquage de souveraineté et d'autorité, mais celle-ci est peut-être aussi simplement destinée à effrayer ou troubler d'éventuels brigands de chemin, à s'enorgueillir de la protection du service rendu au château, sinon traduire un amusement et un trait de caractère du propriétaire de la mule.

Mais là n'est pas la force réelle de l'objet dont on aura compris qu'il s'agit d'un artefact a priori roturier déclinant des codes héraldiques sur un support original associé à la décoration d'un équidé. Le signifiant de l'objet provient surtout de la possibilité de sa contextualisation archéologique et du lieu connu de sa découverte. Si de nombreux musées régionaux en possèdent aujourd'hui de belles collections les pièces sont pour la plupart des XVIIIe et XIXe siècle et rarement antérieures, mais surtout elles sont très souvent décontextualisées. Celle de l'archéothèque est l'une des plus anciennes du **Midi**. Elle date du dernier tiers du XVIe siècle. L'histoire pourrait s'arrêter là ou se poursuivre sur la vie quotidienne de ces muletiers d'autrefois que des associations de passionnés, des collectionneurs et surtout de savants érudits font mieux connaître désormais (DUBOUCHET 2013). Mais l'exemplaire dont on discute, par le contexte connu de sa découverte ouvre la possi-

bilité d'un autre récit et redonne à l'objet une mémoire singulière et d'autres possibilités de médiation.

3. Le lieu et le contexte de la découverte

C'est en 1990 que l'objet a été exhumé par une équipe d'archéologues conduite par Laurent SCHNEIDER et Olivier GINOUVEZ qui explorait depuis 1986 le vieux castrum de **Cabrières**, un château puissant et un village aujourd'hui totalement disparus (fig.3). **Cabrières** est pourtant un lieu légendaire et mémorable, évoqué dans sa longue histoire, depuis le VIe siècle par l'évêque Grégoire de **Tours**. La forteresse qu'il nomme dans ses histoires est l'un des théâtres des multiples expéditions guerrières de THÉODEBERT, petit-fils de CLOVIS et de ses amours surtout avec une certaine Déotaria gouvernante de la place. De leur union naquit un certain THÉODEBALD un temps roi des Francs d'**Austrasie** ! Plus tard, à l'époque carolingienne la place est encore, ou est redevenue, le chef-lieu d'un territoire local organisant les marges septentrionales du comté de Biterrois aux confins du Lodévois, puis un bourg et une puissante seigneurie féodale contrôlant les mines de cuivre et possiblement d'argent du secteur de **Cabrières**, **Péret** et **Lieuran** au cours du XIIe siècle. Au lendemain de la croisade albigeoise la vieille famille des CABRIERES a perdu sa seigneurie cependant. L'administration du roi de France a délogé les habitants du village initial pour installer une garnison et une puissante châtellenie. Un château de nouveau style, dont l'architecture influença peut-être celui de **Clermont**, est alors reconstruit. C'est à la recherche et à la compréhension de ce temps long et de cette complexité, à travers les modestes traces laissées dans les archives du sol que se sont attelés les chercheurs à la fin des années 1980 (GINOUVEZ, SCHNEIDER 1986, SCHNEIDER 1990, 1993 et 1995, COLIN et al., 1996).

Les travaux ont porté principalement sur le village que surplombait jadis la forteresse. Plus précisément celui d'un quartier bas et neuf édifié après la greffe royale et de fait soumis à la vie du château. Ainsi, ledit quartier a souffert de la fonction militaire de la forteresse, prise et reprise par les routiers, les anglais et les forces royales durant la guerre de Cent Ans, mais aussi et surtout des terribles méfaits de la grande peste. En 1340, **Cabrières** avec ses possibles écarts comptait 80 feux et ce chiffre, malgré la saignée démographique de la peste de 1348 ne semble pas avoir été révisé jusqu'en 1366. Il tombe cependant à 31 feux en 1369, puis à seulement 13 en 1377 (SASSU-NORMAND 2013, II, 73). Dans ce contexte la plupart des maisons ont été abandonnées et se sont délabrées. Il faut attendre la fin du XVe siècle et les premières décennies du XVIe siècle tandis que l'entretien du château fut désormais confié à la charge des consuls de **Pézenas** pour qu'une petite communauté se réinstalle, remodèle et réaménage les ruines du vieux village médiéval, principalement au pied des falaises du château, dans l'ancien quartier bas. Une petite dizaine de maisons ou logis à peine, qui ne font plus véritablement bourg, ni même village sont aménagés. L'archéologie a défini initialement ses occupants comme une modeste communauté d'éleveurs d'ovins-caprins. La construction d'une nouvelle bergerie, la découverte de nombreux battants de sonnailles, des faisselles et surtout l'étude des os provenant des viandes consommées en témoignent. Ladite communauté s'accommode cependant d'une agriculture complémentaire évidemment mais aussi et surtout des services rendus au vieux château royal où demeurent une garnison et une administration, l'une et l'autre sans doute très réduite aussi (fig.4).

Les maisons identifiées sont relativement modestes et rustiques bien que bâties en pierre et couvertes de tuiles dans le cadre des ruines préexistantes. L'une se distingue cependant parce qu'elle est édifiée à l'extérieur de la vieille enceinte médiévale, qu'il s'agit d'une construction nouvelle dominant le chemin d'accès au « village » et qu'elle s'intercale entre une petite cour surplombant ledit chemin et la nouvelle bergerie.

Sans poésie les archéologues l'ont dénommée « Cellule villageoise 1K » - CV2K - mais surnommée très vite « Maison du muletier » dans l'émotion de la fouille du fait de la découverte de la plaque.

Son exploration, n'a pas été simple car il aura fallu construire le programme et la dynamique de recherche qui devaient autoriser l'opération de fouille, trouver quelques financements mais aussi et surtout pouvoir manuellement extraire les tonnes de pierres qui en recouvraient sa ruine avant de pouvoir accéder à l'étude de son sol d'occupation !

Fig. 3 : Vue aérienne du castrum oublié de Cabrières. Le village médiéval et moderne s'est développé initialement au creux des deux massifs, puis au pied des grandes falaises méridionales. (Cliché aérien de Laurent Schneider, CNRS 2001).

Fig. 4 : Vue aérienne de l'éperon du château. Sur cette face nord les éboulis dans les pentes évoquent encore l'ancienne puissance de la fortification. (Cliché aérien de Laurent Schneider, CNRS 2001).

4. La maison 2K : de sa disparition après 1574 et de sa redécouverte en 1990.

La maison de fait est singulière. Elle se démarque par sa superficie sensiblement plus importante que d'autres logis (35m2 au sol), un étage et son caractère neuf car construite sans s'appuyer sur des ruines préexistantes tandis que son abandon est lié à un incendie, le seul détecté dans les différents espaces explorés.

La plupart des objets et artefacts retrouvés sont relativement banals cependant, mais quelques pièces comme « la lune » sont plus inhabituelles. Le verre curieusement est presque absent, comme les objets en alliage cuivreux qui semblent tous avoir été récupérés. A proximité de la porte, une dourque brisée ou grande cruche avec anses en anneau contenait ou jouxtait des olives (SCHNEIDER 1995, 131 et fig.5). Une modeste marmite en terre cuite, non vernissée, témoigne de la médiocre qualité de l'ustensile qui n'est plus celle des pièces fines, massivement confectionnées dans les grands centres potiers de l'Uzège et de la basse vallée du Rhône tout au long des XIVe et XVe siècles et qui étaient alors largement diffusées en **Bas-Languedoc**. Sur le sol gisaient également des plaques foyères, en tuf basaltique, provenant d'une pièce d'étage, mais surtout le canon d'une arme à feu, un possible « pistolet » ou fusil pour employer un terme plus général !

Cette pièce relativement rare mais signifiante dans sa contextualisation peut être décrite comme un tube métallique de section hexagonale et de 36,5 cm de long. Non restaurée, dans sa gangue de rouille et d'accrétion de terre, son poids actuel est de 573 g. Son diamètre extérieur est légèrement plus réduit à une extrémité (20 mm) qu'à l'autre (25mm).

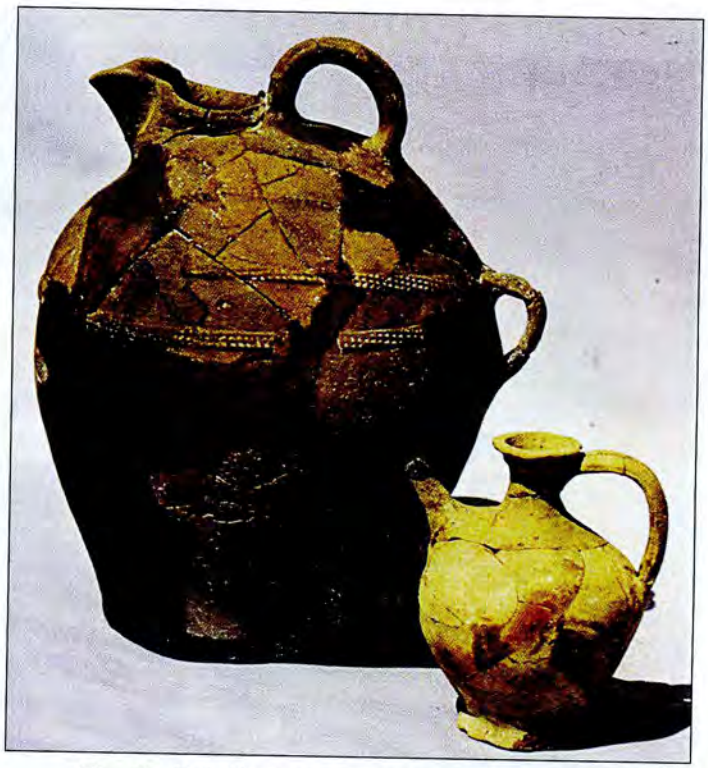

Fig. 5 : Cabrières, maison 1K, grande poterie de stockage à anneau. La petite cruche de table (maison 1D) donne l'échelle. Les objets sont aujourd'hui déposés au caveau muséographique de Cabrières.

Un orifice circulaire de 8mm le traverse de part en part et ne laisse guère de doute sur son interprétation (fig.6).

Outre de nombreux clous, fiches et agrafes provenant de la charpente incendiée et de mobiliers et ustensiles divers on a encore retrouvé une paire de ciseaux, des fragments de fer d'équidés, des boucles et passants de ceinture et lanières, mais aussi des pommeaux et des fragments de lame de rapière et épée. Aux abords et dans l'âtre de l'angle nord-est une concentration de pièces métalliques

Fig. 6 : Cabrières, maison 1K, canon d'arme à feu. 1a : la pièce complète, échelle ½ ; 1b évocation de l'embouchure ; 1c : détail d'un section du canon, échelle 1/1. (Doc. Laurent SCHNEIDER 2020).

doit encore être signalée. On distingue surtout des éléments de brides et de harnachements, deux éperons, un passant et un élément de sous-ventrière, des caveçons et muserolles métalliques ainsi qu'une petite clochette en laiton ou autre alliage cuivreux qui pouvait orner la ou les mules de la maisonnée. Un autre fragment de clochette montre d'ailleurs que cette pièce n'était pas unique tandis que beaucoup d'autres, comme des boucles d'ajustement de lanière se rattachent à la thématique du harnachement (fig.7).

De cette maison provient également un jeton de compte percé ayant servi de pendentif, dont le type de la fin du XVe siècle imite les écus d'or de France-

Fig.7 : Quelques objets de la maison 1K (dernier quart du XVIe s.). 1. Fragment de clochette (Bronze, 138g, Us.139) ; 2. Clochette (alliage cuivreux, 31g, Us.133) ; 3. Bouterolle de dague ou d'épée fine (fer, Us.150) ; 4. Pommeau sphérique d'épée ou de rapière (fer 258g, Us.139) ; 5. Pommeau sphérique et fusée d'épée ou de rapière (fer 51g, Us.150) ; 6. Fragment de lame d'épée fine ou de dague (Us.134) ; 7 à 9 : boucles et passes-lanière, alliage cuivreux (n°7 et 8, Us.134 et 150) et fer (n°9 e t 10, Us.134) ; 11 et 12 : petits fers d'équidé (Us.133 et 141). (Doc. Laurent Schneider 2020)

Dauphiné. Le document renseigne peut-être sur l'origine, les souvenirs et la mémoire de l'un des derniers occupants de la maison. Mais ce sont surtout trois monnaies qui permettent d'établir la chronologie de l'incendie. Un douzain de Charles IX frappé en 1574 fournit le meilleur indice aux côtés d'un demi-gros au nom du légat Charles de BOURBON (1566-1590) et d'un autre demi-gros de Pie V également frappé au nom de Charles de BOURBON (1566-1572).

L'incendie de la maison a donc eu lieu après 1574. Simple accident ou événement sensible marquant le destin du village et du château ? On discutera plus loin de la contextualisation de l'incendie et de la destruction de la maison.

Pour l'heure, il faut encore évoquer comme source d'information complémentaire une découverte archéologique de toute autre nature. Un prélèvement de sédiment dans le foyer ou cheminée du rez-de-chaussée de la maison incendiée offre d'autres chemins de lecture. Marie-Pierre RUAS, carpologue au CNRS en a effectué l'analyse dans un article paru en 2005. L'ensemble livre des restes de fourrages brûlés dont des graines de trèfle des champs *(Triforum arvense)* et trèfle des prés (T. pratense) qui renvoient à la question large et essentielle des prairies cultivées (luzernière notamment) et à leur date d'apparition tardive en **France**, soit des prairies à haute valeur fourragère, ayant fait l'objet de soins culturaux poussés et d'une sélection par semis. Le fourrage identifié qui est de qualité supérieure était surtout destiné à un cheptel équin de monture ou de transport. On doit donc relever que la maison 2K contenait, outre la lune objet de cette notice, des fragments de fer d'équidés, de harnachement et des clochettes décoratives, les indices d'un cortège fourragé plutôt destiné aux cheveux, aux mulets et aux ânes porte-bât (BOUDY, RUAS 2005). Penser qu'au pied du château de **Cabrières** des prairies dans le bassin du Pitrous et le long de la Boyne étaient destinées à améliorer l'alimentation des équidés du contingent de la forteresse et des dépendants assurant le ravitaillement de la place armée en offrant des services de transport nécessitant l'utilisation d'autres équidés n'est pas un scénario saugrenu (fig.8). Tout cela invite à interroger finalement, derrière les temps de guerre que l'on va voir maintenant, la modernité et les capacités d'adaptation d'une petite population strictement dépendante des commandes de la forteresse. Capable d'innovation agricole et de nouveaux modes de culture, celle-ci disposait peut-être aussi de l'héritage des commandes dudit château qui a pu façonner ses paysages environnants.

5. Un contexte archéologique précis et documenté qui permet une datation

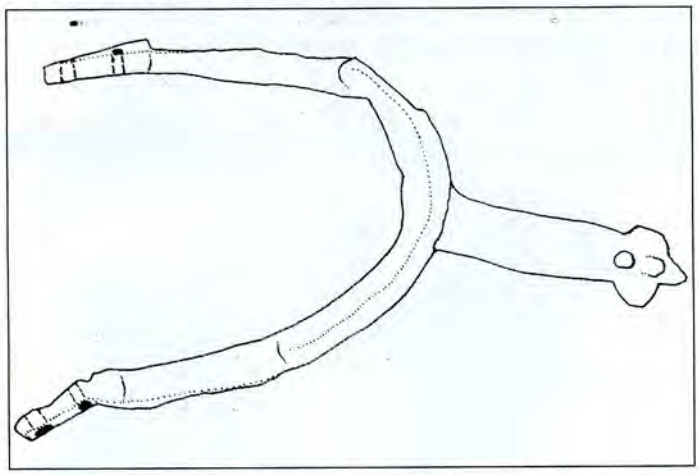

Fig. 8 : Eperon de la maison 1K (dessin), aujourd'hui déposé au caveau muséographique de Cabrières (Dessin Didier Paya 1990)

Mais revenons pour l'heure à la question de la datation de l'incendie de la maison 2K et à ses circonstances. Est-il singulier ou s'inscrit-il dans l'histoire générale du site ?

Au château dont les consuls de **Pézenas** disent à la fin du XVe siècle qu'il est délabré, que ses murs tombent en ruine et méritent de lourdes réparations (FABRE 1878, 113), un sondage réalisé en 1986 dans une pièce attenante à la grande citerne, a permis d'identifier l'un des derniers sols de la forteresse (GINOUVEZ, SCHNEIDER 1986 et fig.9). Sur celui-ci trois monnaies ont été découvertes : un liard au dauphin (2eme type) frappé à **Grenoble** pour FRANÇOIS IER (1515-1540), un demi-gros de PIE V au nom de Charles de BOURBON (1566-72) et un 2 reales (argent, 6,81g) de Philipe II d'ESPAGNE et de l'atelier de Séville (1566-88).

Fig. 9 : L'un des derniers sols du château de Cabrières, a été fouillé en 1986 (Doc. O.Ginouvez et L. Schneider).

Dans les maisons, bâtiments annexes et logis du quartier bas subordonné au château, les autres monnaies sont de la même chronologie. Les énumérer ne sera pas long dans la mesure où elles sont peu nombreuses : double tournois de FRANÇOIS IER, liard d'Antoine de BOURBON et Jeanne d'ALBRET (royaume de Navarre et seigneurie du Béarn) des années 1555-1562, liard au F à la croisette pour FRANÇOIS 1ER de l'atelier de **Villeneuve** (1541-1547), denier tournois du Dauphiné 1er type sous FRANÇOIS 1ER (atelier de Crémieu) et à nouveau un demi-gros papal indéterminé au nom du légat Charles de BOURBON (1566-1590) et un autre de PIE V provenant d'**Avignon** (1566-72) (2).

On remarquera en premier lieu du point de vue de l'usage des monnaies que les pièces les plus tardives sont postérieures à 1566 mais que des liards de FRANÇOIS IER circulent encore tandis que ce sont les demi-gros au nom du légat Charles de BOURBON qui sont les plus fréquents sur le site, ceux identifiés (3 exemplaires) étant attribués à PIE V (1566-72). Fort de cet inventaire on peut donc assurer que l'incendie de la maison 2K a eu lieu après 1574 comme l'indique le douzain de CHARLES IX d'une part, et que d'autre part, l'ensemble du quartier bas sinon le château a été abandonné avant la fin du XVIe siècle, probablement avant les années 1588-90.

On signalera encore dans ces maisons, pensées a priori paysannes, la présence inhabituelle de différentes armes, notamment dans le bâtiment 2A, où furent découverts un élément de garde d'épée avec son pommeau et un fragment de garde de dague ou de poignard en bronze (fig.10 et 11), ainsi que dans la maison 2G où une pique était cachée et enterrée le long d'un mur. L'objet restauré est aujourd'hui exposé au caveau muséographique de **Cabrières** comme la grande cruche et l'éperon de la maison 2K et d'autres objets encore.

Ces armes qu'il faut nécessairement associer au « pistolet » et rapières de la maison 2K évoquent deux scenarii : une réoccupation de certaines maisons ou bâtiments par des occupants circonstanciels dans les derniers temps du village (cas de la maison 2A ?), des inquiétudes manifestes et une proximité avec la garde du château qui conduit a fourbir ses armes y compris dans les modestes foyers de l'ancien village.

6. Temps de guerre : contexte général

On l'aura compris, les temps évoqués particulièrement complexes et troublés sont ceux d'une société en guerre, des guerres dites de Religion mais qui furent aussi civiles car la scission confessionnelle se prolongea dans des scissions partisanes et des formes de banditisme et brigandage également.

Fig.10 : Pommeau et garde d'épée ou rapière, maison 2A. Echelle 1/2 (Doc. Laurent Schneider, 2020)

Fig.11 : Cabrières, maison 2A : fragment de garde de dague en bronze doré. Echelle 1/1. (Doc. Laurent Schneider 2020

MONTMORENCY DAMVILLE qui est nommé en octobre 1563 nouveau gouverneur de Languedoc pour assurer l'exécution de l'édit d'Amboise est alors un catholique brutal relativement intransigeant sinon ultra. Il n'a que 29 ans ! Dix ans plus tard il est devenu plus « politique » et passe en septembre 1574 dans le camp des « Malcontents », prône l'entente et l'union avec les protestants et refuse de suivre la Ligue d'autant qu'une haine réciproque l'oppose aux de GUISE. Tandis que la rivalité n'en demeure pas moins forte avec son lieutenant général en **Languedoc**, Guillaume de JOYEUSE, il rallie cependant la cause royale.

Une nouvelle histoire de ces temps terribles, au noir tableau desquels il faut encore associer des

retours de peste reste en un sens à écrire pour le Biterrois, le Lodévois et le Montpelliérais. On rappellera néanmoins en guise de repères évènementiels et d'arrière-plans si souvent répétés quelques épisodes qui ont pu aiguiser les mémoires et alimenter des récits reconstruits et toujours sensibles :

- la destruction par le feu du vieux monastère médiéval d'**Aniane** dans les années 1560-70 comme l'atteste désormais l'archéologie.

- La prise de **Lodève** par les troupes protestantes de Claude de NARBONNE CAYLUS, baron de Faugères en 1573 qui a fait de lui un personnage de légende, lui imputant généreusement d'autres sacs dans les chroniques et mémoires, tandis que celui La Meillade à **Montpeyroux** fut a priori bien réel.

- les prises de **Clermont** et **Gignac** par MONTMORENCY en 1575, les émeutes de **Béziers** en 1577 et surtout le siège de **Montpellier** l'année suivante où, selon les mémorialistes protestants, MONTMORENCY fit pendre puis trancher la tête du capitaine SENGLA pour la ficher sur la porte de **Villeneuve** (PRADEL 1879, 248) ou comment il fit pendre encore les occupants de **Saint-Thibéry** en 1579, puis établir les sièges qui firent capituler **Clermont** et **Lodève** en 1585, villes qui avaient pris le parti de JOYEUSE.

Tous ces évènements terribles émaillent les récits des chroniqueurs, mémorialistes et érudits. Mêmes exagérés et manipulés, ils témoignent sans ambiguïté de l'insécurité constante et exacerbée, de la violence et de la complexité du temps.

Dans cette trajectoire complexe, outre la fresque dressée en 1967 par Emanuel LE ROY LADURIE dans *Histoire du Languedoc* (LE ROY LADURIE 1967), la monographie qu'Emile SEGUI a consacrée en 1934 à **Faugères**, petite place protestante, demeure une référence solide pour en mieux comprendre certains épisodes locaux (SEGUI 1934). Plus récemment surtout le précieux tableau des difficultés du temps dressé par Sylvie DESACHY à partir des archives consulaires du bourg d'**Aniane** donne par ailleurs une idée suggestive des troubles qui ont envahi le quotidien des communautés locales : pression fiscale et financière de l'effort de guerre, menace quotidienne des armes, hébergement des soldats et de leur capitaine dont la discipline ne fut pas toujours une sinécure (DESACHY 2018).

Fig.12 : Cabrières, maison 2K en cours de fouille. On y distingue nettement les traces de l'incendie (Photo Laurent Schneider 1990).

Le château de Cabrières quant à lui ne reste pas dans l'ombre totale de ces tourments mais il est peu documenté toutefois. En effet, si les textes n'ignorent pas totalement la forteresse, ils n'offrent pas de prise directe avec le lieu et les évènements.

Le vieux château niché sur son rocher inexpugnable y apparaît, entre haut et bas Languedoc, tantôt comme un avant-poste des portes des montagnes — dont les seigneurs de Faugères, gardaient les passages du haut Biterrois entre **Bédarieux** et **Lunas** ; tantôt comme une base arrière, et de fait en retrait des bourgs peuplés de la vallée héraultaise, entre **Clermont**, **Gignac**, **Montagnac** et **Pézenas**.

Tentons néanmoins de resserrer le contexte, après 1574, année au delà de laquelle eut lieu l'incendie de la maison 2K (fig.12).

7. Des braises sous les cendres de la maison 1K !

En 1579, débute la 7e guerre de religion, tandis que **Montpellier** connaît une poussée de peste et que la cour des Aides se réfugie à **Aniane**. Une mauvaise application de l'édit de Poitiers (septembre 1577) conduit à un nouveau traité en début d'année entre Catherine de MEDICIS et Henri de NAVARRE à **Nérac**. Dans un souci d'apaisement Henri recevait une quinzaine de places de sureté nouvelles dont **Aimargues**, **Lunel**, **Sommières** et **Gignac** à proximité de **Montpellier** (ANDOQUE 1648, 564, DAUSSY 2002, 183). Mais comme inquiétude et impatience régnaient, ces places qui devaient être restituées au 1er octobre en **Languedoc** selon les articles du traité ne le furent pas et la guerre reprit, tandis que des troupes « *se licentient à tous mal, et, sans respecter l'aucthorité des grandz, font des entreprises d'eulx mesmes, continuent les courses et plusieurs actes d'hostilité comme si nous estions en la guerre ouverte* » dit Henri de NAVARRE dans une lettre du 24 septembre 1579 au maréchal de MONTMORENCY (BERGER DE XIVREY 1847, 247).

A l'assemblée d'**Anduze** et à celle de **Mazères** en pays de Foix les chefs protestants réunis dénoncent les nombreuses violations dont les traités de Poitiers et Nérac auraient fait l'objet de la part des catholiques et justifient la reprise de la guerre. Parmi les divers griefs énumérés à **Anduze** une affaire particulière accentue et met sans doute le feu aux poudres dans le haut Biterrois et en Lodévois.

A la fin du mois de février 1578 en effet, le puissant Claude de NARBONNE, baron de Faugères qui est commandant en chef protestant des diocèses de **Lodève**, **Béziers** et **Narbonne** a été assassiné dans son lit en son château de Lunas. En suite de quoi sa tête a été tranchée, portée à **Lodève** et trainée dans les rues de **Lodève** pour venger la profanation des reliques de saint Fulcran lors du sac de 1573, dans une ville où l'évêque BRIÇONNET est lui-même suspecté d'avoir fait massacrer plusieurs dizaines de protestants quelques années plus tôt, en 1567 (PRADEL 1879, 147). L'événement de l'assassinat du baron de Faugères eut suffisamment de retentissement du moins pour qu'Henri de NAVARRE l'évoque directement dans une lettre adressée à DAMVILLE dès le 14 mars (BERGER DE XIVREY, 1843, 164). Mais le crime, pourtant est demeuré impuni. Ni sa veuve, ni son fils n'ont obtenu justice. Et l'on s'en plaint à **Anduze**, d'autant que des complices avaient été arrêtés mais sont parvenus à s'enfuir. On soupçonne l'entourage de MONTMORENCY DAMVILLE, alors que l'instigatrice ne semble être autre que la propre mère du baron et relever d'une trahison de sa garde ! Restée catholique et remariée à Jean de CLERMONT, Béatrix de CAYLUS récupérait ainsi le fief de Lunas, jusqu'alors partagé avec son fils (SEGUI 1933, 69-72).

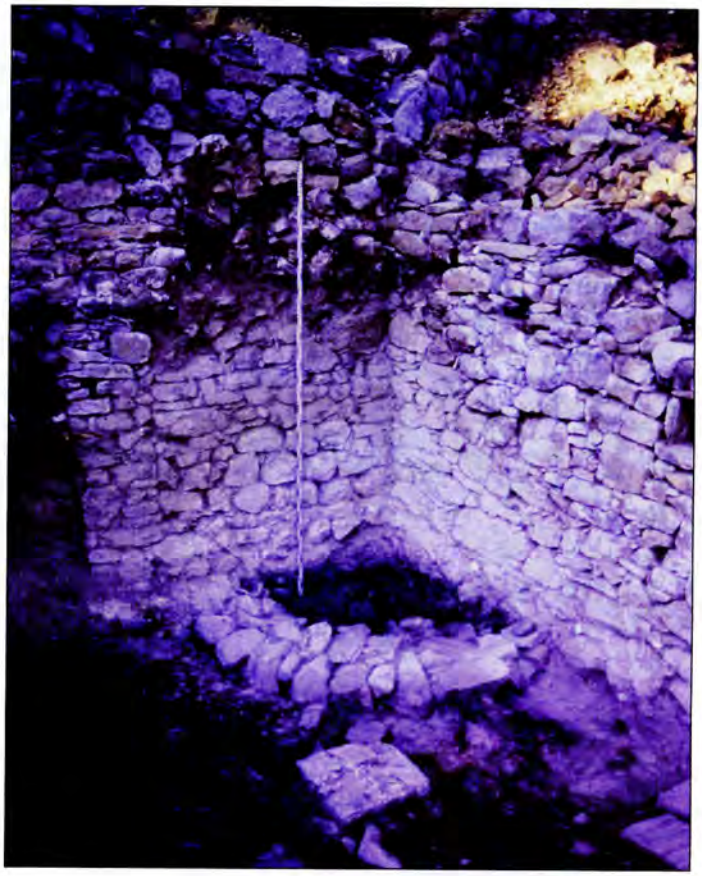

Fig.13 : Cabrières : foyer de la maison 2K dans l'angle nord-ouest et bois de charpente carbonisés durant l'incendie (Photo Laurent Schneider 1990).

La situation se tend dans de nombreuses localités. Des hobereaux, aventuriers, intrigants et autres mercenaires ou exaltés agissent dans l'ombre, l'exaltation et la manipulation des princes au sein des communautés. Tour à tour dans différentes villes ou villages des habitants ont dû quitter leur maison et famille, recueillir des réfugiés et déplacés ou bâtir des forts pour se protéger et armer des positions au sein d'une société crispée et pleinement divisée, en proie aux incertitudes du temps.

C'est dans ce contexte que le vieux château de Cabrières réapparait dans la documentation écrite (fig.13). Il fut pris et occupé, avant juillet 1579, par une troupe armée de « brigands » huguenots. En septembre 1579 MONTMORENCY DAMVILLE quant à lui fait ou laisse prendre **Montagnac** qui est pillée et dont le ministre est assassiné, ce qui lui vaut une lettre missive circonstanciée d'Henri de NAVARRE bien informé (BERGER DE XIVREY, 1843, 249-250).

tiennent des assemblées en armes de « vagabons et malvivans » entre **Lodève** et **Gignac**. De cette place, en juillet 1579, des hommes se seraient emparés et auraient pillé le village de Caux au diocèse de **Béziers** en tuant des habitants (HGL 1899, XII, 1299, 1300). Le 27 octobre MONTMORENCY a repris par ailleurs **Saint-Thibéry** qu'une autre troupe protestante avait enlevé quelques semaines auparavant. Il y fait pendre 23 personnes tandis que quatre autres furent tués en se défendant (PRADEL 1879, 267-268). Il se dirige ensuite sur **Caux** mais le lieu est déserté de ses occupants qui se sont retranchés à **Cabrières**. Il ne poursuit pas cependant jusqu'à la vieille forteresse qui demeure plusieurs années encore aux mains des rebelles (fig.14). Il est certain que les nouveaux occupants du château n'agissaient pas en totale indépendance et demeuraient en relation avec le commandement huguenot et tout particulièrement avec Jean de NARBONNE, fils du baron de Faugères, même si les hommes de ses troupes n'étaient pas toujours contrôlables. Aux

Fig. 14 : Cabrières : maison 2K en fin de fouille. On distingue au centre du cliché le canon de l'arme à feu découverte dans l'habitation (Photo Laurent Schneider 1990).

En fin d'année à la conférence Mazières avec le roi de Navarre, le gouverneur établit un constat des contraventions faites à l'édit de pacification de Poitiers et aux articles du traité de Nérac. Le château de Cabrières y est évoqué explicitement comme une place devant être rasée ou démantelée (HGL XI, 1899, XI, 673). La localité est présentée comme un lieu de retraite et de rendez-vous ou se

documents écrits sur lesquels se sont appuyés les bénédictins et commentateurs de l'Histoire Générale de Languedoc, Emile SEGUI a ajouté une pièce originale extraite des comptes consulaires de **Faugères**. En juillet 1580, un paquet provenant du vicomte de TURENNE, alors présent dans le **Haut Languedoc**, à destination de Monsieur de CHATILLON qui se trouvait pour sa part vers **Montpellier**

et **Nîmes** transite par **Faugères**, d'où « le paquet » est envoyé de nuit à **Cabrières** pour le faire parvenir ensuite dans le bas pays (SEGUI 1933, 77).

Selon Albert FABRE (1878, 115), le château aurait été finalement démantelé en 1585. La même année le maréchal DAMVILLE restitue également le château de Lunas à Jean de NARBONNE qui retrouve ainsi son héritage, sept ans après le meurtre de son père. Comme l'a suggéré Emile SEGUI, il est fort probable que l'évacuation de **Cabrières** entra dans la négociation de cette restitution. Et celle-ci scella de fait, le destin et la fin de ce château et de ses maisons attenantes, tandis que MONTMORENCY qui n'avait rien lâché reprit la même année **Clermont** et **Lodève** à JOYEUSE.

8. Un récit archéologique dans un cadre quotidien

Dans les faits et le contexte, que pouvons-nous dire de la maison 2K. Son occupant fut sans doute l'un des derniers muletiers du château de Cabrières, coursier assurant les liaisons de communication et les transports de marchandise dans l'ombre de la forteresse, comme le prouvent la « lune » mais aussi la sonnaille, les fers, des éléments de harnachement, des éperons, ainsi que le fourrage. Tous ces témoignages renvoient au monde des équidés. A t-il été chassé (ou pire encore..) lorsque le château a été précisément pris ? On ne saurait répondre évidemment, mais il ne fut sans doute pas un homme ordinaire au sein de la petite communauté qui était demeurée au pied de la vieille forteresse en ces années 1560-1570. La maison 2K est la seule à avoir été brulée, après 1574, et dans les années qui suivirent toutes les autres maisons du quartier bas ont été abandonnées et ne furent plus jamais réoccupées (fig.15). Il est donc fort probable que la prise du château avant l'été 1579 ait déclenché ce processus. Non fortifiée la maison 2K, qui était celle d'une petite élite au sein de la communauté vivant dans la dépendance du fort aurait alors constitué un objet de butin ou d'acharnement. Peut-être son occupant avait-il aussi des fonctions militaires, comme possible soldat occasionnel ou milicien complétant ou renforçant la garde du château ! C'est ce que peut

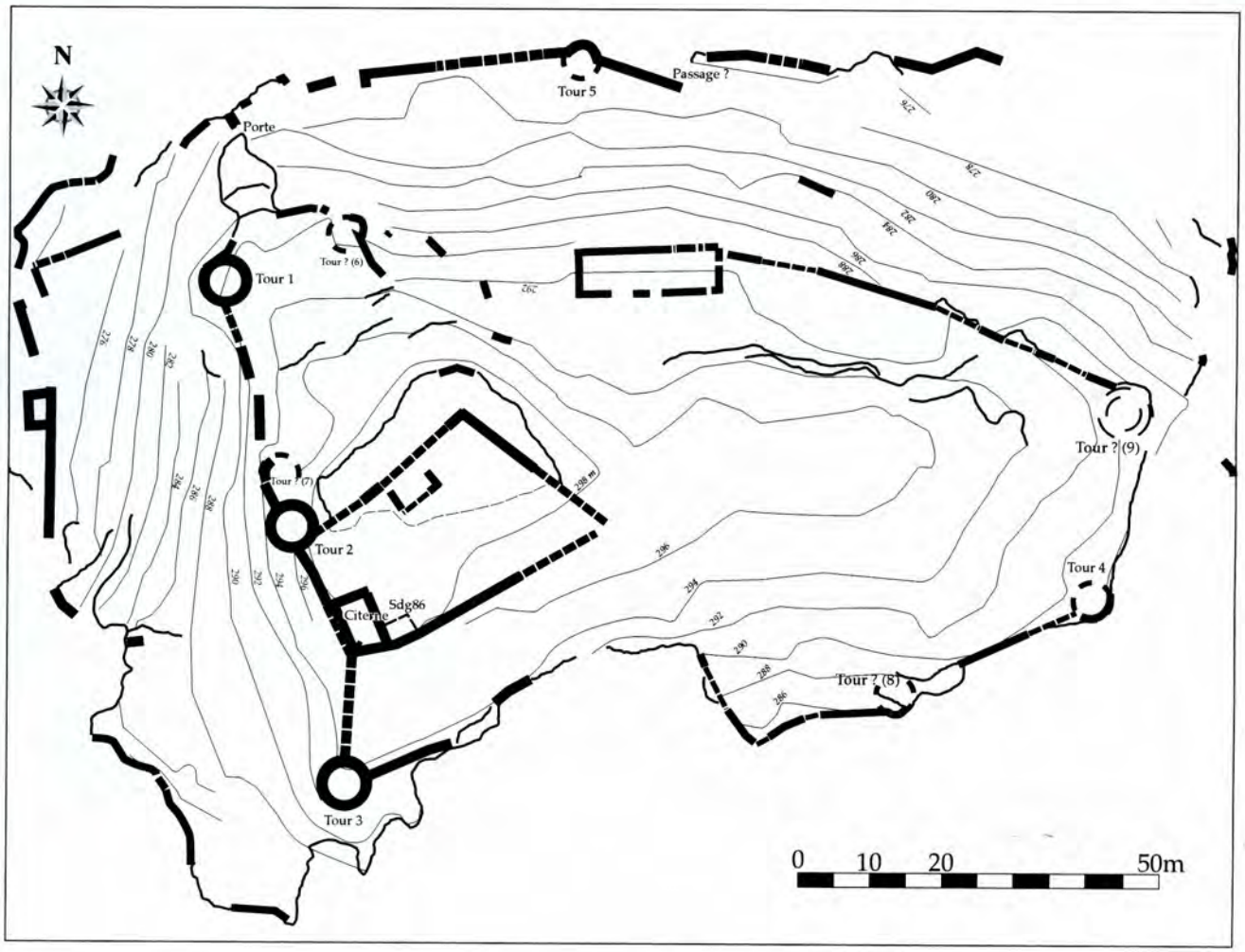

Figure 15 : Plan du château et fort de Cabrières, tel qu'on peut le reconnaître aujourd'hui (Doc. Inédit Georges Marchand et Laurent Schneider, 2007).

suggérer la présence du « pistolet », d'un éperon mais aussi de fragments de pommeaux et lames de rapière et d'épée, tout autant que ces objets indiquent certainement aussi que tout déplacement et transport ne se faisaient pas sans danger et plus encore que la société toute entière se militarisait. Les découvertes d'un élément de garde de dague ou de poignard, d'une pique et d'une garde de rapière dans d'autres maisons vont également dans ce sens. C'est là finalement un témoignage idoine et sensible, d'une époque tourmentée et de violence, de temps complexes et traumatiques qui scellèrent ici le destin d'un vieux château et d'un village millénaires (fig.16).

L'épisode d'une maison incendiée est ici bien local mais il est pourtant répété et décliné dans de multiples autres circonstances qui ont fait l'apprentissage difficile d'une nation moderne. Car les chemins de ces guerres et traumatismes ont aussi conduit selon la formule d'Olivia CARPI à des fondements qui ont débouché « sur l'apprentissage de la diversité religieuse et sur une sécularisation encore partielle de l'état » dans les temps qui devaient suivre (CARPI 2012, 8).

Les pas de la mule de **Cabrières** nous aurons porté quant à eux sur des chemins sinueux, jusqu'à **Faugères**, **Lunas**, **Lodève**, **Caux** et **Pézenas**, entre Bas et Haut-pays, jusqu'au meurtre terrible de l'un des « meilleurs » capitaines de CHATILLON, jusqu'au maréchal de France, duc de MONTMORENCY dont la résidence, manoir ou château de la « Grange des prés » aux abords de la ville de **Pézenas** vient de faire par ailleurs l'objet d'une étude circonstanciée (AUDURIER-CROS 2020). Il est peu fréquent en matière d'archéologie de pouvoir associer des vestiges aux contextes des grands mouvements d'une histoire nationale et plus encore aux circonstances particulières, infiniment complexes et incertaines des situations locales. Là n'est pas son but d'ailleurs et là n'était pas le nôtre surtout. Notre objectif n'était pas celui de la narration directe de ces événements. Il constituait surtout à travers la présentation d'un objet de l'archéothèque du centre Hérault, d'un objet extrait du quotidien, d'en établir et d'en exhumer la fonction, de le contextualiser dans son cadre chronologique et son lieu de découverte. Et la médiation de celui-ci redonne fina-

Figure 16 : Cabrières vue aérienne générale. Au premier plan et à gauche, le petit bassin du Pitrous, les deux rochers du château et du village de l'ancienne localité ; à droite le village actuel. La vieille châtellenie royale a commandé entre 1250 et 1580 la zone des avant-monts du haut Biterrois et du Lodévois, (Photo Laurent Schneider, CNRS, 2001).

lement mémoire à une période enfouie et encore largement ignorée aujourd'hui, même si l'historiographie de ces guerres est en renouvellement depuis une vingtaine d'années (DESACHY-DELCLOS 1996, SOURIAC 2008, CARPI 2012). Une archéologie des guerres de Religion reste à faire cependant !

Fig.17 : Cabrières, vue aérienne de l'éperon du vieux château. Vue prise de l'est. (Photo de Laurent Schneider, CNRS 2001).

En définitive le cas de **Cabrières** illustre aussi et surtout le processus qui fit disparaître des paysages un bon nombre de châteaux et forteresses issus du Moyen Âge. Démantelé vers 1585 tandis que la guerre entre MONTMORENCY et JOYEUSE se poursuivait, bien d'autres places connurent le même sort localement, comme **Faugères** et **Lunas** durant les premières décennies du XVIIe siècle. Même en mauvais état, ces vieux forts nichés sur des reliefs inexpugnables pouvaient encore servir d'assise à des intrigues et autres rebellions, ce qui n'était plus guère compatible avec le renforcement de l'Etat prôné par RICHELIEU. Si des ruines imposantes de vieilles forteresses médiévales marquent encore de nos jours les paysages du cœur d'Hérault à **Aumelas**, **Montpeyroux** ou **Clermont**, celles de **Cabrières** sont aujourd'hui nettement plus effacées et pour tout dire presque invisibles pour le néophyte. Mais les collections de l'archéothèque permettent, fort heureusement, d'en restituer quelques échos et fragments d'histoires.

Laurent SCHNEIDER
le 29 décembre 2020

Notes

(1) A titre de comparaison on signalera une figuration presque identique de la lettre sur le pommeau d'un glaive de justice du XVe siècle attribué aux évêques de Sion et aujourd'hui conservé au musée de Valère (Suisse) (CONTAT 1960, 637-638 et GHIKA 1960). Ici le « P » pourrait être développé en « Préfet » (*praefectus*) ou « Prince » (*princeps*).

(2) Ces déterminations sont dues à Thibaut CHAZEL, membre de l'équipe de fouille de l'abbaye d'Aniane (2011-2015) complétées d'échanges avec Julien REBIERE de la même équipe que je remercie.

Bibliographie

ANDOQUE 1648 : ANDOQUE (P.), *Histoire du Languedoc avec l'estat des provinces voisines,* Béziers, Martel et Besse, 1648, 618 p.

AUDURIER-CROS 2020 : AUDURIER-CROS (A.), Un domaine d'Henri Ier de Montmorency au temps d'Olivier de Serres : la Grange des Prés, à Pézenas, *[Patrimoines du Sud* [En ligne], 11 I 2020, mis en ligne le 10 mars 2020, consulté le 20 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/pds/3969 ; DOI : https://doi.org/10.4000/pds.3969

BERGER DE XIVREY 1843 : BERGER DE XIVREY (J.), *Recueil des lettres missives de Henri IV, Tome 1 (1562-1584),* Paris, Impr. Royale, 1843, 710 p.

BOUDY, RUAS 2005 : BOUDY (L.), RUAS (M.- P.), Prairies et fourrages : réflexions autour de deux exemples carpologiques de l'Âge du Fer et des Temps Modernes en Languedoc, *Anthopozoologica*, 40 (1), 2005, pp. 109-145.

CARPI 2012 : CARPI (O.), *Les guerres de Religion (1559-1598). Un conflit franco-français,* Paris, Ellipses édition, 2012, 719 p.

CONTAT 1960 : CONTAT (P.), Recherches sur quelques épées du XVe siècle conservées en Valais, *Annales valaisiennes,* 1960, 1960, pp. 625-648.

COLIN et al., 1996 : COLIN (M.-G.), DARNAS (I.), POUSTHOMIS (N.) et SCHNEIDER (L.), Dir. *La maison du castrum de la bordure méridionale du massif central,* Archéologie du Midi Médiéval, supplément n°1, 1996, 242 p.

DAUSSY 2002 : DAUSSY (H.), *Les huguenots et le roi : le combat politique de Philippe Duplessis-Mornay, 1572-1600,* Genève, Librairie Droz, 2002, 694 p.

DESACHY-DELCLOS 1996 : DESACHY-DELCLOS (S.), Les élites militaires en Rouergue au XVIe siècle, *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale,* Tome 108, n°°213, 1996, pp. 9-27.

DESACHY 2018 : DESACHY (S.), Aniane dans la tourmente des guerres de Religion, *Etudes héraultaises,* 51, 2018, pp.79-90.

DUBOUCHET 2013 : DUBOUCHET (C.), *Les plaques muletières. Des lunes belles comme des soleils,* Ed des Amis des art et traditions populaires du Massif Central, 2018, 299 p.

FABRE 1878 : Monografio de la coumuno de Cabrièras, cantou de Mountagnac (avec trad.), *L'Hérault illustré, revue historique,* T.2, 1878, pp. 96-155.

FILHOL 1918 : FILHOL (C.), Les plaques de bride muletière dans les Cévennes et sur les bords du Rhône, *Revue Historique, Archéologique, Littéraire et Pittoresque du Vivarais,* Tome XXV, 1918, pp. 129-140 ; 167-187 ; 201-206 ; 246-256 ; 299-313 et 354-367.

GHIKA 1960 : GHIKA (G.), Le glaive des évêques de Sion et les glaives de justice, *Annales valaisiennes, bulletin de la Société d'histoire du Valais romand,* 1960, vol, 10, n°1-2, pp. 593-624.

GINOUVEZ, SCHNEIDER 1986 : GINOUVEZ (O), SCHNEIDER (L.), La recherche archéologique médiévale dans la moyenne vallée de l'Hérault, *Archéologie en Languedoc,* 1986-3, pp. 55-62.

HGL : DEVIC (C.), VAISSETE (J.), *Histoire générale du Languedoc,* Toulouse, Privat, 1889.

LE ROY LADURIE 1967 : LE ROY LADURIE (E.), Huguenots contre papistes, In : WOLFF (P.) Dir, *Histoire du Languedoc,* Toulouse, Privat, 1967, pp. 313-354.

MAZON 1892 : MAZON (A.), *Les muletiers du Vivarais, du Velay et du Gévaudan,* Le Puy-en-Velay, Impr. Prades-Freydier, 1892, 107 p.

PRADEL 1879 : PRADEL (C.), *Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres et dans le Languedoc, 1555-1610, publiés pour la première fois, d'après les meilleurs manuscrits avec notes et variantes,* Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, 538 p.

SASSU-NORMAND 2013 : SASSU-NORMAND (D.), *Pro defensione et tuitione regni. La fiscalité des rois de France en Languedoc au XIVe s. (sénéchaussée de Carcassonne et confins),* Thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon II, 2013, 2 tomes.

SCHNEIDER 1990 : SCHNEIDER (L.), La maison languedocienne d'origine castrale à la fin du Moyen Age : l'exemple de Cabrières La Cisterne, Archéologues et Historiens, *Hérésis,* 2, Ed. Peter Lang, 1990, pp. 99-138.

SCHNEIDER 1993 : SCHNEIDER (L.), Histoire et archéologie d'un village médiéval de moyenne montagne : le site de la Cisterne à Cabrières (34), In : SCHNEIDER (L.) Ed., *La recherche archéologique récente dans la moyenne vallée de l'Hérault,* Ed. du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais, n°67-69, 1993, pp. 51-69.

SCHNEIDER 1995 : SCHNEIDER (L.), Cabrières (34) au XVIe siècle. In : LEENHARDT (M.), Dir., *Poteries d'Oc. Céramiques languedociennes VII-XVIIe siècles,* Ed. Narration, 1995, pp. 120-121.

SCHNEIDER 2011 : SCHNEIDER (L.), L'archéothèque du Centre Hérault : un centre de ressources patrimoniales pour découvrir et comprendre un territoire, *Bull. du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais,* n° 164, 2011, pp. 39-57

SEGUI 1934 : SEGUI (E.), *Une petite place protestante pendant les guerres de Religion (1562-1629). Faugères en Biterrois,* Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, tome VIII, 1934, 238 p.

SOURIAC 2008 : SOURIAC (P.-J.), *Une Guerre civile. Affrontements religieux et militaires dans le Midi toulousain* (1562-1596), Seyssel, Champ Vallon, 2008, 446 p.

Fascicules N° 225 - 226 - 227
1er Semestre 2021

ISSN 0220-354

G.R.E.C.

Pont de la Route Royale entre Saint-Félix de Lodez et Saint-André de Sangonis
"maquette du pont de Gignac (XVIIIe siècle) restauré en 2020"
Photo de Pierre Joan BERNARD

Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault)

45ème année de la Revue - 48ème du G.R.E.C. - 54ème de la fondation du Club d'archéologie du Lycée

Bulletin semestriel
édité par le Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais
Avec le concours du Département de l'Hérault, dans le cadre du Réseau des Musées du Territoire

Jacques BELOT, Directeur de la publication
Siège Social : 6, place Manet, Hameau du Souc
34800 Clermont l'Hérault
04 67 96 06 70

NOTRE SIGLE, par Christian Olive - Adresse du Siège social du G.R.E.C.

SARL CARLIER SAUMADE - 34000 MONTPELLIER - 04 67 60 75 30